

Faire le désert

par Carlo CARRETTO

Les lignes qui suivent sont tirées de Au-delà des choses

(Apostolat des Editions, 48, rue du Four,
75006 PARIS, France ; 1970), pp. 22-27.

Le désert, dans la conception biblique, n'est pas une fin en soi : c'est un passage comme celui qu'Elie a vécu : *Elie marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, l'Horeb* (1 Rois 19. 8).

C'est le lieu où s'accomplit l'exode de l'esclavage vers la liberté : *Souviens-toi des marches que le Seigneur ton Dieu t'a fait faire pendant quarante ans dans le désert, afin de t'humilier, de t'éprouver et de connaître le fond de ton cœur ; allais-tu ou non garder ses commandements ? Il t'a humilié, il t'a fait sentir la faim, il t'a donné à manger la manne que ni toi, ni tes pères n'aviez connue, pour te montrer que l'homme ne vit pas seulement de pain mais que l'homme vit de tout ce qui sort de la bouche de Dieu. Le vêtement que tu portais ne s'est pas usé et ton pied n'a pas enflé, au cours de ces quarante ans. Comprends donc que le Seigneur ton Dieu te corrigeait comme un père corrige son enfant, et garde les commandements de Jahvé ton Dieu pour te diriger dans ses voies et pour le craindre* (Deut. 8. 2-6).

Le désert est dans l'Evangile de Jésus une période de préparation à son action prochainé. *Aussitôt après, l'Esprit le pousse au désert. Et il demeura dans le désert quarante jours, tenté par Satan. Et il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient* (Marc 1. 12). C'est un lieu où l'on échappe au poids de la foule : *Alors il leur dit : venez vous-mêmes à l'écart dans un lieu désert, et reposez-vous un peu* (Marc 6. 31). C'est une ambiance propice à la prière : *Et quand il les eut renvoyées, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier* (Mat. 14. 23). Ou à la méditation prolongée. *Or, en ces jours-là, il s'en alla dans la montagne pour prier et il passa toute la nuit à prier Dieu. Puis, le jour venu, il appela ses disciples et en choisit douze, auxquels il donna le nom d'apôtres* (Luc 6. 12-13). *C'est encore la source qui étanche la soif d'être seul avec le Père : Restez ici tandis que je prierai... Etant allé un peu plus loin, il se prosterna contre terre et il priait : "Père"* (Marc 14. 32-35).

Si les prophètes sont allés au désert, si Jésus s'est rendu lui aussi au désert, nous aussi nous devons de temps à autre nous y rendre.

Il ne s'agit pas de prendre la route matérielle du désert. Pour nombre d'entre nous, cela pourrait être un luxe. Il s'agit de faire un peu de désert dans notre vie. *Faire le désert*, cela signifie s'isoler, se détacher des choses et des hommes, principe indiscutable de santé mentale.

Faire le désert, cela signifie s'habituer à garder son autonomie, à rester dans ses propres pensées, dans sa prière, son destin. Faire le désert, cela signifie s'enfermer dans une chambre, rester seul dans une église déserte, se construire dans un grenier ou dans le fond d'un couloir un petit oratoire où l'on puisse localiser son rapport personnel avec Dieu, reprendre son souffle, retrouver la paix.

Faire le désert, cela signifie consacrer de temps à autre une journée complète à la prière, monter sur une montagne, solitaire, se lever seul dans la nuit pour prier.

Faire le désert, cela ne signifie en réalité rien d'autre qu'obéir à Dieu. Car il existe un commandement — qui est sans doute celui que l'on oublie le plus souvent, et particulièrement les hommes "engagés", les militants, les prêtres et peut-être les évêques — qui nous ordonne d'interrompre notre travail, de nous détacher de nos obligations pour rester dans l'inactivité biblique de la contemplation. Ce commandement nous dit : *Souviens-toi du jour du Sabbat pour le sanctifier. Pendant six jours, tu travailleras et tu feras tout ton ouvrage, mais le septième jour est un sabbat pour le Seigneur, ton Dieu. Tu n'y feras aucun ouvrage, toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni tes bêtes, ni l'étranger qui réside chez toi. Car en six jours Dieu a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, mais il a chômé le septième jour (Ex. 20. 8-11).*

Oh ! ne craignez pas que votre isolement momentané ne vous fasse manquer à la communauté. Ne craignez pas que votre amour pour le prochain ne diminue au profit de votre amour de Dieu : il en sortira, bien au contraire, bénéficiaire. Rappelons ici une chose importante et terriblement vraie : l'amour de nos frères, le don de nous-même à la communauté humaine dans laquelle nous devons nous incarner à fond, l'humble et vitale compréhension du pauvre et de ses problèmes sont choses à la fois exigeantes et épuisantes. Seule une vie d'amour en communion avec Dieu peut valablement les soutenir et les maintenir dans leur fraîcheur et leur divine nouveauté.

Il est dans la nature de l'homme de vivre ces deux amours alternativement, de les fonder dans une dialectique équilibrée. Même les vies les plus intimement et intensément partagées comme celles de la mère et du fils, de l'époux et de l'épouse, connaissent le besoin de temps d'éloignement, de détachement, propres à leur faire ressentir, de manière plus profonde et nouvelle, les motifs de leur union.

"Eloignez les tentes et rapprochez les cœurs", dit un proverbe touareg ; et si cela est vrai pour des nomades habitués à vivre

dans des zones sans frontières, imaginons combien cela peut être vrai pour nous, Occidentaux, qui sommes entassés dans des appartements superposés et à longueur d'année étouffés par la foule.

La solitude est le destin de l'homme ; c'est pourquoi il faut s'entraîner, se préparer, mûrir à cette "condition solitaire". Le désert est propre à cette maturation. Vouloir nier le désert signifie nier la dimension verticale de l'existence, le rapport avec Dieu, la nécessité d'une prière prolongée, le tête-à-tête avec le Transcendant. Je ne voudrais pas que la grande conquête qu'a faite aujourd'hui le christianisme communautaire, ce dépassement de l'individualisme d'hier, la joie de prier ensemble dans une liturgie rénovée, porte ombrage à la dimension solitaire de l'existence. Je ne voudrais pas que la prise de conscience extrêmement réaliste — en particulier celle des jeunes d'aujourd'hui et de nombreux prêtres d'avant-garde — que Dieu se révèle à nous dans l'acte d'amour par lequel nous réalisons, vivons, fondons la communauté, signifie l'abandon de la prière personnelle, seule capable de nous conduire à l'union avec Dieu et à la contemplation infuse. Je ne voudrais pas enfin que le fait d'obéir à la parole de Jésus : *"Que deux ou trois soient réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux"* (Mat. 18. 20) nous fasse oublier d'autres paroles du même Jésus : *"Pour toi, quand tu pries, retire-toi dans ta chambre, ferme sur toi la porte et prie ton Père qui est là, dans le secret"* (Mat. 6. 6).

Ceux qui ont réduit le christianisme à un fait personnel ont sans aucun doute fait erreur, mais il serait aussi faux de vouloir considérer l'enseignement de Jésus dans une perspective horizontale. L'Évangile équivaldrait alors à un texte de sociologie et perdrait tout son sel. La vérité se trouve précisément dans la rencontre de ces deux dimensions. Ce n'est pas un hasard si le christianisme a pour symbole la Croix qui, dans sa matérialité même, est la réalisation, vécue jusqu'au martyre, de deux amours : celui du Père et celui de nos frères.